

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Louis-Philippe Hébert, Kim Thúy, Alain Poissant

Jean-François Crépeau

Numéro 152, hiver 2013

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/70573ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Crépeau, J.-F. (2013). Compte rendu de [Louis-Philippe Hébert, Kim Thúy, Alain Poissant]. *Lettres québécoises*, (152), 22–23.

☆☆☆☆

LOUIS-PHILIPPE HÉBERT

La Cadillac du docteur Watson

Montréal, Lévesque, coll. « Réverbération », 2013, 166 p., 23 \$.

Un roman sans histoire et en 3D

Jusqu'où peut-on accommoder un genre littéraire ? C'est sans limites, à condition que l'écrivain ait du talent et maîtrise son art. Cela s'est toujours fait, amenant les œuvres d'une modernité à une autre. Louis-Philippe Hébert, qui nous a fait entrer dans l'ère de l'informatique au péril de ses projets littéraires, a récemment publié *La Cadillac du docteur Watson* que je considère comme le premier roman en trois dimensions, une mise à jour d'un genre connu.

Après la spirale narrative de *Celle d'avant, celle d'après* (Lévesque, 2012), l'écrivain imagine « un roman sans histoire » afin « de désamorcer chez moi, l'auteur, comme chez le lecteur de nos aventures, cet attrait si artificiel pour une chute, une conclusion, une trame ». Il recycle à cette fin le docteur Watson et le détective Sherlock Holmes, créés par Conan Doyle en 1887.

Vrai ou faux

Ensemble, ils prennent la route à bord d'une vieille Cadillac vers Saint-Hyacinthe où Watson a une affaire à régler. Quant à Holmes, le narrateur, il désire

écrire quelque chose de différent. Une histoire qui me distinguerait aux yeux des lecteurs ou, à défaut d'attirer leur attention, à mes propres yeux. Créer une histoire sans histoire était plus qu'un exercice littéraire. J'y voyais l'œuvre de ma vie. Un texte pur. Un texte sans fautes. (p. 104)

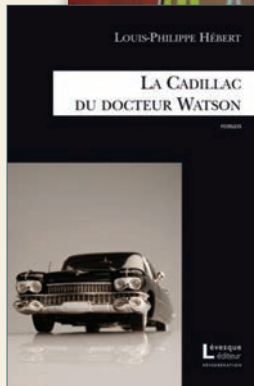
Or, le romancier précise que la « ressemblance entre les deux [il] avait frappé. Entre la personne et le personnage. L'un et l'autre devaient ses origines à un auteur ». Il crée ainsi une confusion qu'il va entretenir du début à la fin du récit, entre autres en donnant une apparente réalité à ses héros — Watson se nomme bien Watson et Holmes est un certain Jean H. ou Jean P. — mais en insistant sur le fait qu'ils sont des personnages réinventés, ce qui confirme leur appartenance à la fiction. En faisant constamment des allers-retours entre la réalité de ces personnes, leur double recyclé et l'imaginaire de L.-P. Hébert, j'en ai conclu qu'un nouveau genre de fiction prenait forme sous mes yeux.

Une toile de Borduas

Sur la route, les deux hommes s'engagent dans une conversation à bâtons rompus où les préoccupations de l'un et de l'autre se croisent et se décroisent. Certains de leurs propos sont récurrents, comme la présence d'un couple âgé déraciné de sa ferme, les humeurs de la Cadillac « qui recèle un secret », et ce rappel constant que nous avons sous les yeux une histoire sans histoire qui

pourrait être quelque chose qui ressemble à une toile du peintre Borduas, avec ses galettes noires sur fond blanc comme le paysage. Ou l'inverse. Disons, une histoire abstraite. (p. 79)

Tant et si bien que cette préoccupation finit par occuper tout l'espace narratif et s'avère la quête du narrateur prenant la forme « d'une conver-



LOUIS-PHILIPPE HÉBERT

sation qui ne mène nulle part », qui le déstabilise et lui fait perdre la trame narrative, le fil de l'histoire dans laquelle il ne devait rien se passer.

En terminant *La Cadillac du docteur Watson*, j'ai conclu qu'il s'agissait là du premier roman 3D, une appropriation tout hébertienne de la mise en abyme classique. Ce 3D se résume ainsi : deux personnages nés au XIX^e siècle sont les héros d'un non-roman québécois contemporain ; à bord d'une vieille américaine, ils zigzaguent entre les bornes d'une histoire qui ne tient pas le cap, allant dans un sens et dans l'autre, le narrateur ne voulant ni ne pouvant être un personnage fictif puisqu'il écrit un roman sans histoire. D'ailleurs, est-ce bien lui qui écrit ce livre ou quelqu'un venu d'ailleurs ?

Décidément, Louis-Philippe Hébert n'a pas fini de créer tout en réinventant les formes, faisant même dire à son narrateur : « J'ai toujours pensé que le marketing, c'était l'art d'emballer le vide. » Parfois même la littérature est ainsi faite, mais surtout pas ici.

☆☆☆☆

KIM THÚY

Mãn

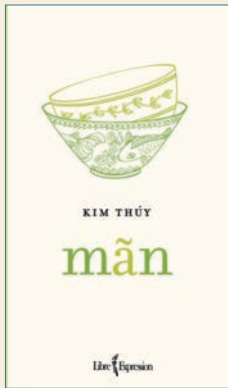
Montréal, Libre Expression, 2013, 153 p., 24,95 \$.

Un trou dans le cœur

Parmi ses écrivains, Bouquinville QC en compte quelques-uns originaires de la lointaine Asie. Pensons à Ying Chen venue de Chine, à Ook Chung et Aki Shimazaki, du Japon, et à Kim Thúy, du Vietnam.

Cette dernière, arrivée ici à l'âge de dix ans, a grandi en région et s'est intégrée à notre culture sans renier ses origines. Communicatrice hors pair, Kim Thúy séduit autant par la limpidité de son écriture que par sa personnalité sympathique. Pas étonnant que sa deuxième fiction, *Mãn*, ait envahi le palmarès des ouvrages les plus populaires au cours des vacances estivales de 2013.

Ce livre est-il aussi palpitant que l'a été *Ru* ? Impossible à dire, car les deux ouvrages me semblent de genres différents. *Ru*, paru en 2009, est un récit autobiographique inspiré de souvenirs choisis d'une enfant en fuite de son pays en guerre, teintés de l'héritage de la mémoire familiale. Déjà là, Kim Thúy captive par son style dépouillé dont l'écriture affirme plus qu'elle n'évoque. Elle raconte par petites touches et de



KIM THÚY



ALAIN POISSANT

très courts chapitres tels des plans-séquences, une technique empruntée au cinéma.

Vietnamienne nord-américanisée

Dans *Mãn*, l'écrivaine n'abandonne pas sa culture, même métissée. Les événements relatés semblent récents, sinon l'auteure s'adonne à une fiction tout droit sortie de son imaginaire ou, encore, elle bascule dans l'onirisme pur. Une chose est certaine, il est difficile d'imaginer une narratrice différente de la personne physique de l'auteure, son rire communicatif semblant parfois résonner sans prévenir.

La narratrice doit constamment accepter sa condition de Vietnamienne nord-américanisée, entre autres pendant un séjour dans sa terre natale comme traductrice et lorsqu'elle est invitée en France à titre de chef de cuisine vietnamienne. Ce métissage s'avère plus compliqué lorsqu'elle subit les soubresauts émotifs provoqués par une liaison dont les conséquences la déchirent. Entre un mari respectueux des coutumes du mariage vietnamien et un amant qui ne peut être que l'objet d'une liaison passagère, l'héroïne obéit aux diktats de la fidélité morale au père de ses enfants et l'opposition de l'épouse trahie qui n'abandonnera jamais son homme.

Encore une fois, l'écriture vive de Kim Thúy séduit par son aisance de dire les choses et d'exprimer des sentiments qu'elle rend inextricables. Puis, oui, il y a un véritable style Thúy dont l'originalité repose sur une organisation minimaliste du récit. Cela lui confère un rythme qui nous mène là où l'auteure veut bien nous amener, sans que nous nous en lassions.

☆☆ ½

ALAIN POISSANT

Le sort de Bonté III

Montréal, Sémaphore, 2013, 94 p., 16,95 \$.

Entre rudesse et politesse

Qu'ont en commun un agriculteur et une mère célibataire, tous deux trentenaires ? C'est à cette interrogation qu'Alain Poissant répond dans *Le sort de Bonté III*, une histoire dans laquelle certains préfèrent la nuance polie pour exprimer leurs émotions et d'autres, la rudesse de la réalité crue.

Nous voilà à Napierville, en Montérégie, où Francis a pris en charge la ferme familiale après le décès prématuré de son père. Il y fait l'élevage d'un troupeau Holstein, des vaches laitières de grande

qualité. Au début du récit, il doit décider du sort de Bonté III qui est devenue une aneillère, une vache qui n'a pas mis bas dans l'année et ne donne plus de lait ; on n'a alors d'autre choix que de la faire abattre. Cela peut sembler le cycle naturel de ces animaux. Pour Francis, il en va autrement, car il a un grand respect pour ses bêtes qui assurent sa subsistance et celle de sa mère. On comprend que sa réflexion sur l'avenir de Bonté III soit l'occasion de brosser un tableau de sa propre vie sur la ferme et de la solitude dans laquelle cette situation le plonge.

Dans la même municipalité, nous rencontrons Graziella, qui y est revenue pour trouver un meilleur environnement où éduquer son fils. Le romancier raconte le parcours de la jeune femme, de son adolescence à ses années de travail dans une banque de la métropole. Il est aussi question de sa maternité inattendue et de sa décision d'en assumer seule la responsabilité.

Grazie, Marquis et Francis

Ce choix s'explique quand on rencontre le père de l'enfant, Marquis, un jeune homme qui préfère exercer mille métiers à celui de soudeur. Un jour qu'il est au volant d'un autobus scolaire, une fausse manœuvre suffit pour que le véhicule quitte la route et que le chauffeur décède. Nous partageons alors les derniers moments de sa vie et les réflexions que cela inspire à son père, le Soudeur ; ainsi, nous comprenons mieux les conflits qu'il y a eus entre lui et son fils.

Cette histoire met en relief diverses préoccupations qui sont souvent l'apanage du monde rural contemporain, mais que partagent aussi les gens de la ville, entre autres la solitude des individus.

J'ai souri en voyant Francis, l'agriculteur croisé au début du roman, plancher à des endroits stratégiques des rues de Napierville une affiche sur laquelle il est écrit : « Homme cherche femme laisser un message à la ferme Francis. » Il y a une fraîcheur naïve dans ce message qu'on retrouve bien incarnée au moment de la rencontre de Grazielle et de Francis.

Le sort de Bonté III est de ces romans qui font réfléchir sur la condition humaine des gens de la ville comme ceux de la campagne. On constate alors que les deux univers ne sont pas aussi éloignés l'un de l'autre, qu'il faut les rapprocher, car l'équilibre de ces deux mondes correspond à la survie de notre autonomie alimentaire.

Le sort de Bonté III est de ces romans qui font réfléchir sur la condition humaine des gens de la ville comme ceux de la campagne.